

Vivre Paris
Février 2023



Par Thomas Thévenoud

CULTURE • *Dans l'atelier de...*

COUP DE POUCH *aux artistes*

Porte Pouchet, entre Paris et Clichy, l'immeuble ne paie pas de mine. En attente de réhabilitation depuis plusieurs mois, les bureaux sont devenus des ateliers d'artistes et le lieu un incubateur où travaillent plus de 200 créateurs venus du monde entier. Visite guidée de cette « factory » à la française qui pourrait bien faire des petits.

Texte Thomas Thévenoud / Photos DR

→ Tourner le dos au périph'

Certains voient encore le périphérique comme une frontière. Depuis le 13^e étage de l'immeuble Poush, on dirait plutôt une orbite. Notre regard suit d'abord le long ruban de lumières au mouvement perpétuel qui ceinture la capitale, remonte à l'assaut de la butte Montmartre – qu'on n'avait jamais vu si haute – puis se perd dans le ciel de Paris. La lumière est partout, la vue est hypnotique. « On pensait que tous les artistes allaient demander à s'installer de ce côté-là de l'immeuble pour avoir la vue sur le périph' et Paris, mais en fait, non. La vue est trop belle, elle les empêche de travailler », confie Laure Confavreux-Colliex, la cofondatrice et directrice générale de Manifesto, l'agence de conseil et de production culturelle qui a porté le projet Poush. C'est elle qui nous guide dans les étages de cet ancien immeuble de bureaux à l'allure de gros Lego gris posé au bord du périphérique.

→ Un refuge pour les artistes

Conçu à l'origine comme un incubateur artistique, Poush est devenu, avec la pandémie, un refuge pour les artistes. La start-up artistique s'est faite



cocon. Ouvert en mai 2020, quelques jours après le premier déconfinement, il a permis à beaucoup de jeunes artistes de continuer à travailler, ce qu'ils n'auraient pas pu faire en restant chez eux. Les tarifs de location sont abordables, la solidarité a joué à plein et, aujourd'hui, la ruche tourne à plein régime. La seule contrainte, ce sont les ascenseurs, qui ne permettent pas de transporter des œuvres de grand format ou trop lourdes.

Pour le reste, tout est permis. Parenthèse enchantée au milieu d'une pandémie mondiale qui ravage le monde de la culture, Poush a favorisé les rencontres et l'émergence de nouveaux talents parmi les quelque 225 artistes qui ont vécu et travaillé là durant dix-huit mois.

→ La ville-tuyau

Dans les couloirs, la moquette grise et l'éclairage blafard rappellent l'atmosphère du

bureau. Au 13^e étage, en poussant la porte, on s'attend à entrer dans le service compta, mais on se retrouve en pleine jungle amazonienne. Kenia Almaraz Murillo est née en 1994 à Santa Cruz de la Sierra, en Bolivie, et elle a emménagé ici dès le début de l'aventure Poush avec ses métiers à tisser et... trois garçons. Comme le dit la critique d'art franco-américaine Joanna Cohen, « Kenia illumine chaque endroit où elle se trouve. » Dans les 80 m²



“225 ARTISTES
ONT VÉCU
ET TRAVAILLÉ
ICI DEPUIS
DIX-HUIT MOIS”

VIVRE PARIS

CULTURE • Dans l'atelier de...



L'artiste bolivienne
Kenia Almaraz Morillo



de leur atelier, on trouve de tout : des plantes vertes géantes, des aquariums à poissons rouges, des statuettes du dieu inca Ekeko, des consoles de jeux vidéo et même, privilège suprême en ces temps de confinement, une salle de cinéma privée. Au mur, des rubans adhésifs phosphorescents dessinent l'entrelacs d'un réseau de tuyauterie. À l'écran, les images du métro tokyoïte rappellent que la ville aussi est une espèce de tuyauterie. Je comprends maintenant pourquoi ils ont choisi d'avoir la vue sur le périph'.

→ Une jungle de LED

Quand la lumière revient, elle est couleur. Les LED font la transition avec l'univers de Kenia. La jeune artiste bolivienne utilise un langage ancestral, celui des métiers à tisser. Le sien, tout en bois, a plus d'un siècle et demi. Elle s'y assied avec des allures de concertiste et ouvre un grand cahier noir, comme une partition. À l'intérieur se déploie son univers sous forme de dessins et de textes : les couleurs de la Bolivie, de ces oiseaux aux plumes multicolores dont elle est la seule à connaître le nom, des lacs salés qui inspirent ces tissages les plus abstraits, mais aussi les figures des cartes du tarot de Marseille, des rois et des dieux, ou encore le récit de ses rêves... Kenia a un rêve en particulier : elle aimerait tisser les étoiles. Depuis quelque temps, elle intègre la lumière dans ces tissages. « *La LED est entrée dans ma vie* », dit-elle en montrant la partie de l'atelier occupée par les garçons, avec leur table de mixage et leur console de production audiovisuelle. Magie de la rencontre de deux univers artistiques qui vivent désormais ensemble, comme une famille. Coup de Pouch du destin...

→ Le noir de l'espace

Au 3^e étage aussi, Caroline Corbasson s'occupe des étoiles. Après ceux de la forêt

EXPOSITION NOMADE

LE LUXE,
C'EST LE SAVOIR-FAIRE
PERFECTIONNÉ PAR
LA MAIN DE L'HUMAIN
AU SERVICE D'UN
RÉCIT CONTEMPORAIN

Jeanne Vicerial interroge les moyens de conception des vêtements contemporains. Ses *Vénus ouvertes* (2020), sculptures vestimentaires anatomiques, disséquées, nécessitant chacune près de mille heures de travail, rendent hommage au corps féminin dans toute sa précision anatomique. Inspirées des fibres musculaires, elles ont été réalisées avec des fleurs cueillies pendant le confinement dans les jardins de la Villa Médicis. Cette série constitue une réinterprétation de *La Venerina* de Clemente Susini, pièce emblématique de l'histoire de la représentation anatomique. Sortes de gisants issus d'une mythologie contemporaine, elles redéfinissent le champ d'expression des techniques du luxe et invitent à une meilleure compréhension de la matérialité du corps par le vêtement.



JEANNE VICERIAL
Vénus ouverte #2, 2020

Collaboration avec l'artiste Hugo Servain pour le corps,
textile, fils tricotés (technique déposée),
fleurs séchées de la Villa Médicis,
900 heures de travail à la main, 180 x 80 cm



Par ses tissages, peintures et fresques, l'artiste bolivienne **Kenia Almaraz Murillo** rend hommage aux savoir-faire andins et imagine des œuvres d'art chimères, héritières de la spiritualité ancestrale à laquelle se mêle l'énergie vitale insufflée par des fragments de matière industrielle (néons de scooter, LED, Plexiglas...). Ce tissage représente l'oiseau Guajojó qui habite au cœur de l'Amazonie bolivienne. À Santa Cruz, cet oiseau est une légende urbaine qui, à travers ses yeux et son chant nocturne, a le pouvoir d'hypnotiser.

KENIA ALMARAZ MURILLO
El Guajojó, 2021

Tissage en laine, coton, acrylique, bambous, fibres de palmier, néons LED, dispositif sonore et phares de scooter, 135 x 160 x 35 cm